

— Les meurtriers sont à Paris, dit Paul en l'achevant, j'en ai maintenant la certitude, j'en ai la preuve, et je jure de les découvrir !...

La fille de Marguerite, faible encore et brisée par les émotions de toute nature de cette journée fertile en incidents, ne pouvait plus se soutenir.

— Il est plus que temps de se reposer, chère mignonne, lui dit Zirza, demain nous aurons des courses à faire pour meubler votre logement...

Paul et Jules regagnèrent l'étage supérieur, laissant ensemble les deux jeunes femmes qui se couchèrent et s'endormirent aussitôt.

Debout de bonne heure le lendemain, elles sortirent après déjeuner et s'occupèrent d'acheter les meubles indispensables, un peu de linge et quelques vêtements.

Tout fut transporté sous leurs yeux rue Beautreillis, et mis en place avec l'aide de la concierge qui, reconnaissante des dix francs du denier à Dieu, se prêta de fort bonne grâce à donner un sérieux coup de main pour l'eménagement.

Renée et Zirza revinrent ensuite à la rue de l'Ecole-de-Médecine. La fille de Marguerite devait prendre possession de sa nouvelle demeure le dimanche suivant.

.....
Léopold Lantier avait menti en disant à Jarrelonge qu'il allait s'installer le surlendemain rue de Trévis, mais il abandonnait réellement le passage Tocanier et il s'occupait de louer, sous un nom d'emprunt bien entendu, un petit logement meublé rue de Navarin, numéro 5.

Il s'y rendit en quittant le pavillon, tomba d'accord avec le concierge chargé de la location, paya un mois d'avance et rentra le soir au pavillon pour la dernière fois.

Jarrelonge, nos lecteurs le savent, avait soigneusement effacé les traces des effractions commises par lui le matin de ce même jour.

Léopold, voyant toutes choses dans leur état normal, ne se douta point qu'il était volé, et, n'ayant pas besoin de fouiller dans ses meubles, ne s'aperçut de rien et se coucha paisiblement, après avoir constaté le départ de Jarrelonge dont il visita la chambre. La valise avait disparu, donc le libéré était parti.

— M'en voilà débarrassé ! murmura Lantier en se frottant les mains. Bon voyage ! Une chose m'étonne, c'est qu'avant de partir il ne m'ait pas réclamé les cinq cents francs promis... Il viendra me les demander rue de Trévis... ajouta-t-il en riant.

Puis il s'endormit. Le lendemain matin, vers dix heures, il fut réveillé par une bruyante succession de coups de sonnette.

— Voici les gens à qui j'ai donné rendez-vous... murmura-t-il en se levant, en s'habillant à la hâte, et en courant ouvrir la porte donnant sur le passage.

Deux hommes attendaient en piétinant dans la neige.

— Nous allions nous en aller... fit l'un.

— Nous croyions que la bête n'était plus à vendre... dit l'autre.

— Pardonnez-moi, messieurs, je me suis couché tard et je dormais... Allons à l'écurie.

Les deux hommes étaient un maquignon et un loueur à qui Léopold se proposait de vendre le plus cher possible le cheval et la voiture de Pascal Lantier.

La jument était vigoureuse et le coupé neuf. Ils valaient tout au moins six mille francs.

Léopold en obtint deux mille, qui furent payés comptant.

Les acheteurs emmenèrent l'équipage, et le vendeur se trouva satisfait de son marché ayant tiré du bien d'autrui un assez bon parti.

L'ex-révolutionnaire rentra seul.

— Maintenant, se dit-il, je vais faire maison nette. Je n'ai qu'à placer dans une de mes valises ce que contiennent les tiroirs, aller chercher une voiture et filer rue de Navarin. Demain je viendrai voir mon cher cousin Pascal et lui apprendre mon changement de domicile... Songeons d'abord à mon argent et à mes papiers... Le reste est de mince importance...

Il tira de sa poche un trousseau de clefs, s'approcha de la commode explorée la veille par Jarrelonge et l'ouvrit.

Soudain il devint très pâle. Son or et ses billets avaient disparu.

— Ai-je la berlue ? se demanda le misérable en frissonnant. Et ses mains fiévreuses bouleversaient les objets de toute nature entassés dans le tiroir. Presque aussitôt il se redressa, son visage contracté, l'œil en feu, et s'écria avec un accent de défiance furieuse :

— Tonnerre ! je suis volé !... et volé par Jarrelonge !... Ah ! le brigand !... un homme que j'ai comblé de bienfaits !... Ce pide animal que j'étais !... niais ! crétin !... gâteux !... J'avais sa fiancée en lui !... je ne me doutais de rien !...

Léopold arrêta brusquement la bordée de ses invectives. Une pensée nouvelle traversait son esprit. Il ouvrit le second tiroir et chancela sur ses jambes comme un homme assommé.

— Tout !... balbutia-t-il d'une voix qui sifflait, entre ses dents serrées. Il a tout pris, le scélérat !... Ces papiers, qui peuvent sauver mademoiselle de Terrys en nous livrant, l'ami et moi, il a tout enlevé ! Mais pourquoi ? Dans quel but ? Veut-il me perdre ? C'est impossible !... Il sait bien qu'il se perdra avec moi et il a peur de la guillotine. Il songe à me faire chasser sans doute... Il compte me vendre ces papiers et me les vendre cher... Il lui faut la part qu'il réclame et que je lui ai refusée... Eh bien ! cette part, ce sera la mort !... Le drôle en sautant long...

L'évadé de Troyes fouillait toujours, machinalement, quand qu'il crût avoir la certitude que son complice n'avait rien caché.

Tout à coup il poussa un cri de joie et saisit le petit coffre de cristal volé chez le comte de Terrys et contenant la poudre à crotales.

— Il a du moins oublié ou négligé cela... poursuivit-il. Tant pis pour lui !... Voilà l'arme qui doit le frapper à coup sûr, mais où le trouver ? Rue de la Harpe, numéro 3, m'a-t-il dit... C'est un mensonge. Décidé à me voler, il ne m'aurait pas donné naïvement son adresse... Ah ! Jarrelonge, Paris est grand, mais je saurai t'y dépister quand même !...

Les violentes colères ne sont jamais de bien longue durée. Léopold s'apaisa peu à peu et, après s'être versé un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait, il continua, avec un sang-froid relatif :

— Enfin, c'est fait... Pour le moment il n'y a point de remède au mal, mais les bons comptes font les bons amis et Jarrelonge ne perdra rien pour attendre... Je réglerai le sien... Je payerai ma dette avec les intérêts... Tout à l'heure je me laisserai emballer sottement... c'est absurde... Le calme est une des forces de l'homme... Je vais continuer paisiblement mes préparatifs de départ... Je n'ai que quelques louis dans mon petit monnaie et, sans la vente du cheval et du coupé, le gros m'aurait mis à sec... Mon cousin Pascal comblera le vide... Je lui cacherai cependant le bel exploit de Jarrelonge. Il